



Va où tes pas te mènent

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

« **T**U NE PEUX PAS ME FAIRE le dokkaebi s'il te plaît? » Strange manière d'aborder un maître zen que de lui demander à brûle-pourpoint de jouer à l'ogre. Pourtant, ma petite fille l'a osé et sans vergogne. Soudain, je n'en crois pas mes yeux. L'homme lève les bras au ciel, esquisse une généreuse grimace et se met à courir à toutes jambes, criant à Céleste qui rit aux éclats: «Je suis le dokkaebi, je vais te bouffer toute crue...» Sans tarder, je reprends la discussion, ne voulant pas perdre une miette de cet entretien avec un interlocuteur si serein, si paisible qui ne court que pour s'amuser... Mais dès qu'il croise les yeux de mes enfants, c'est reparti: «Je suis le dokkaebi...» Saint Augustin avait cent fois raison: «Seulement, j'aimais à jouer et j'étais puni par qui faisait de même; mais les jeux des hommes s'appellent affaires, et ils punissent ceux des enfants, et personne n'a pitié, ni des enfants ni des hommes.» Au fond, il m'a ramené à l'essentiel et m'a délivré une authentique leçon de zen en m'invitant à descendre un peu sur terre. Ce ne sont pas les théories ni l'agitation du mental qui guérissent, mais une présence, une disponibilité totale à ce qui est. Mais à quoi jouons-nous du matin au soir?

Devant l'humilité du sage qui abandonne tout rôle – comment mentirait-on à un bambin? – je comprends

soudain que je me prends vachement trop au sérieux. Comme si la vie spirituelle devait se tenir à bonne distance de la quotidienneté, du banal, de la routine, de la légèreté. Comme si grandir, progresser, se transformer intérieurement n'était pas également un jeu d'enfant. Devenir un brin plus contemplatif, vivre à fond, c'est sans doute déjà cesser de cloisonner l'existence et surtout de ne pas faire un plat de tout.

Peut-être que la sagesse est bel et bien un jeu d'enfant et que nous plaçons le sérieux là où il n'y est pas. Depuis ma rencontre avec «l'ogre zen», chaque matin, en accompagnant ma fille à la garderie, je lui sers fort la main pour me mettre à son école. Je viens d'ailleurs de lui trouver un nouveau surnom: c'est la princesse du présent, celle qui me ramène ici et maintenant. Dès que, dans le métro, je lui fausse un peu compagnie pour m'aventurer follement dans le futur, lorsque je retombe dans les préoccupations, il me suffit de fixer son doux regard pour être reconduit illico en son vaste royaume. Et je n'ai pas fini d'atterrir. Et d'apprendre à éclater de rire aussitôt que mes ogres se pointent. Tandis que mon esprit s'envole, quand je quitte la réalité, je n'ai qu'à emprunter son chemin. Cette petite voie qui vaut le détour, cette simplicité sans bagages, cette attention à ce qui est en train d'arriver. Avec ma princesse, je me promène, je me perds, je rigole, je m'initie à une vie plus contemplative qui ne cesse de me surprendre. Souvent, nous nous asseyons sur une marche d'escalier, à la table d'un bistrot, dans un terrain vague pour voir les chats qui passent, les gamins qui s'amusaient, les grands qui s'affairent. C'est devenu un jeu: regarder ces visages, observer les démarches, s'émerveiller face à la vie des autres, tout tranquillement. La même rue peut changer du tout au tout suivant comme on l'envisage et ce qu'on y cherche. Si j'ai la dalle, ce sont les restaurants que je lorgnerai. Si je suis en retard, c'est le feu rouge qui me fera sortir des gonds. Si je traverse un moment de solitude abyssale, c'est le premier venu avec qui je voudrais lier conversation... L'autre jour, essayant de quitter ce monde de l'intérêt pour vivre un peu gratuitement et voir la rue telle qu'elle est, j'ai demandé à mon fils: «Alors maintenant, on va où?» Sa réponse me guérit: «On va là où nos pas nous mènent!»

Je comprends soudain que je me prends vachement trop au SÉRIEUX

C'est ce qui m'a le plus frappé lors de la visite chez le maître de zen. Je savais qu'il avait un agenda fort chargé ce jour-là, je connais les mille obligations qui lui incombent. Et pourtant quand il a joué à dokkaebi, et en me parlant, j'ai eu l'impression qu'il avait tout le temps du monde, que le sentiment de stress ne le concernait pas. Et je me suis dit que je pouvais vivre tout ce qui se présentait en souhaitant bienvenue aux imprévus, et même aux ogres... ■

ALEXANDRE JOLLIEN

A 39 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les trois semaines.